

Coulez désormais, ô beaux jours,  
Coulez dans ceuile azile que j'habite  
Que tout retrace à mon âme séduite,  
Un nom si cher à mes amours !  
Que je le boîte encore, que je le lise !  
Au moment de fermer les yeux !  
Et pour dernier bienfaït, pour ses derniers adieux,  
Sur mon bûcher que l'amour le redise !

## SELECTED:

*Bonheur attaché à la culture d'un Jardin champêtre.*

Aux lieux où le Gelée en plaines sécondes  
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,  
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,  
Possesseur d'un terrain long.tenu abandonné.  
C'étoit un sul ingrat, rebelle à la culture,  
Qui n'offroit aux troupeaux qu'une aride verdure,  
Ennemi des raisins et funeste aux moissons :  
Toutefois en ces lieux hérissés de buissons,  
Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses  
Qu'élevaient avec soin les mains laborieuses,  
Un jardin, un verger dociles à ses lois,  
Lui donnoient le bonheur qui s'enfuit lo n des rois.  
Le soir des serples mets que ce lieu voyoit naître  
Ses mains chargées en suis frais une table champêtre:  
Il cueilloit le premier les roses du printemps,  
Le premier de l'automne amassoit les présens ;  
Et lorsqu'autour de lui, déchainé sur la terre,  
L'hiver impérieux brisoit encor la pierre,  
D'un frein de glace encore enchaînoit les ruisseaux,  
Lui déjà de l'acante émondoit les rameaux ;  
Et du printemps tardif, accusant la paixie,  
Prévenoit les zéphirs, et hâtoit sa richesse.  
Chez lui le vent telleul tempéror les chaleurs,  
Le sapin pour l'Abelie y distilloit ses pleurs ;  
Aussi dès le printemps, toujours prompts à renaitre,  
D'innombrables essaims enrichissoient leur maître ;  
Il pressoit le premier ses rayons toujours pleins,  
Et le mi le plus pré écoumoit sous ses mains.  
Jamais Flore chez lui n'osa tromper Pomone ;  
Chaque fleur du printemps étoit un fruit d'automne ;  
Il savoit aligner, pour le plaisir des yeux  
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux,  
Et des pinuirs greflés, et des platanes sombres,  
Qui déjà recevoient le buveur sous ses ombres ;  
Mais d'autres chanteront les trésors des jardins,  
Le temps tuit : je revole aux travaux des essaims.

L'ABBÉ DE LILLE, T. des Georg.

## THE RHYMING APOTHECARY;

*A Tale by George Colman, Esq.*

A MAN, in many a country town we know,  
Professing openly with death to wrestle ;  
Ent'ring the field against the grimly foe,  
Arm'd with a mortar and a pestle.

- Yet, some alarm, no enemies they are ;  
But meet, just like prize-fighters, in a fair :  
With fist thake hands before they box,  
Then give each other plaguy kn'cks,  
With all the love and kinanys of a brother's.  
So ( many a suffering patient faith)  
Through the apothecary fights with death,  
Sicil they're twen friends to one another.

A member of this Aesculapian line,  
Lived at Newcastle-upon-Tyne ;  
No man coul batter him a pil ;  
Or mix a Bill ;  
Or mix a draught, or bleed, or blister ;  
Or draw a tooth out of your head ;  
Or chatte lecanal by your bed ;  
Or give a glister.

Of occupations these were quantum suff :  
Ye still he thought the lit not long enough ;  
And therefore midwifery he chose to pin to't.  
This balanc'd things :—for it he hurl'd  
A few score mortas from the world,  
He made amends by bringing others into't.

His fame full six miles round the country ran ,  
In short, in reputation he was folus :  
All the old women call'd him " a fine man !"  
His name was Bolus.

Benjamin Bolus, though in trade,  
(Which oftentimes wil genius fetter)  
Read woks of fancy it is said ;  
And cultivated the Belles Lettres.

And why should this be thought so odd ?  
Can't men have taste who cure a phthyseick ?  
Of poetry though patron God,  
Apollo patronizes physic.

Bolus loved verse ; and took so much delight in't,  
That his prescriptions he rec'd to write in't.  
No opportunity he e'er let pass  
Of writing the directions on his labels,  
In dapper couplet, like Gay's fables ;  
Or, rather, like the lines in Hudibras.

Apothe-ies rhyme ! and where's the treason ?  
"Tis simply honest dealing—not a fault.  
When patients swallow physic without reason,  
Is it not fair to give a little taït ?

He had a patient lying at death's door, [four;  
Some three miles from the town—it might be  
To whom, one evening, Bolus sent an article,  
In Pharmacy, that's called cathartical.  
And, on the lab's of the illus,

He wrote this verse ;  
Which one would think was clear enough,  
And terse :—  
" When taken,"  
" To be well shaken."

Next morning, early, Bolus rose ;  
And to the patient's house he goes ;—  
Upon his pad,  
Whoa vile trick of stumbling had :  
It was indeed a very sorry hock ;—  
But that's of course :—  
For what's expected from a horse,  
With an apothecary on his back ?